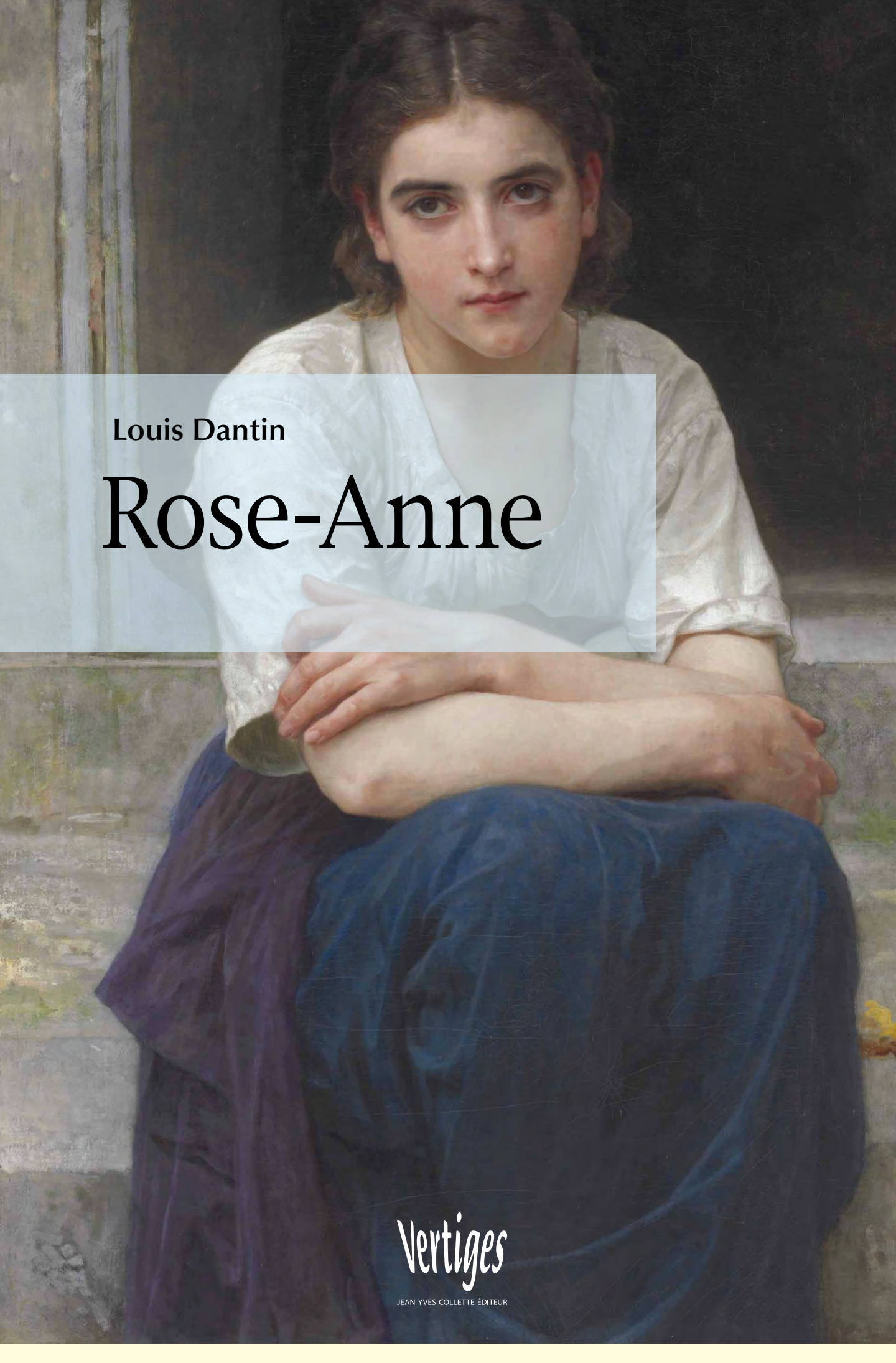
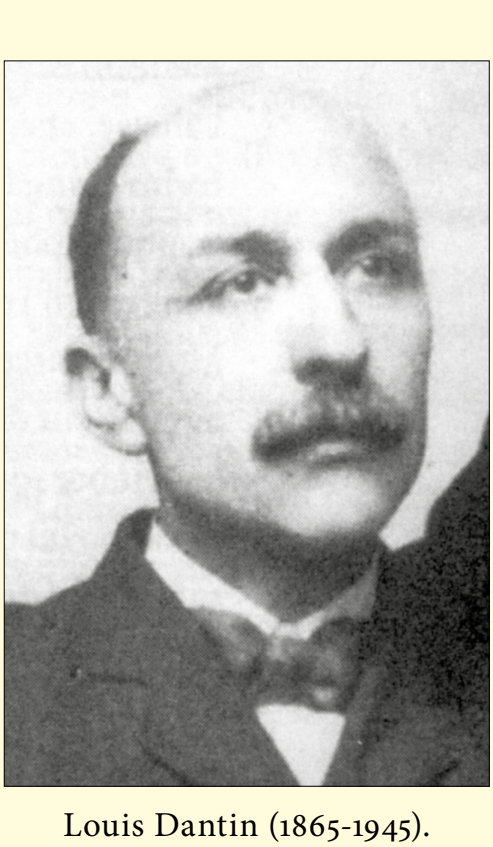


William-Adolphe Bouguereau (1825-1905), *Rêverie sur le seuil* (1893), collection : emplacement non identifié.



Louis Dantin (1865-1945).

ROSE-ANNE

LA PLAGE était vraiment délicieuse à cette heure du soir. La brise, qui avait soufflé bon train tout le jour, s'était subitement alanguie et glissait maintenant douce comme une caresse. Au fond de la baie fameuse, Cacouna étalait ses maisons blanches à toits pointus et ses cheminées d'où montaient des spirales paisibles.

J'arpentais à pas lents le rivage avec mon ami Brunelle, un habitué de Cacouna, qui y venait fondre chaque année le résidu d'une fort jolie rente, et que j'accompagnais volontiers dans ses excursions sportives.

Brunelle était un beau garçon, élégant de la tête aux pieds, un citadin de belle venue, qui faisait se retourner les filles des pêcheurs quand il passait le long des cabanes de la grève.

D'ordinaire joyeux camarade, il avait ce soir-là dans l'accent, l'attitude, quelque chose de triste et de soucieux. Mais l'ombre violacée et lourde qui tombait sur la mer, brisée seulement de loin en loin par des stries rougeâtres, le clapotis monotone de la vague, l'envahissement progressif des champs et des falaises par la nuit, expliquaient bien un brin de mélancolie, et je trouvais tout naturel le silence dont mon ami s'enveloppait contre sa coutume.

Soudain, il me dit :

— As-tu lu, l'an dernier, le récit d'une noyade arrivée tout près de ces roches à fleur d'eau qu'on distingue là-bas ?

— Ma foi, c'est un accident si fréquent, répondis-je, je l'aurai lu sans le remarquer.

Brunelle continua de marcher, l'œil perdu sur la tache noirâtre marquant, à quelques cent verges, la présence de l'écueil.

Après une pause, il reprit :

— Le fait divers des journaux se lisait à peu près ainsi : « Un jeune pêcheur de Cacouna, Julien Déry, vient de périr, victime de son héroïsme, en portant secours à deux promeneurs dont la barque avait chaviré sur une des battures de la baie. Ces derniers, un étudiant et une jeune fille dont on nous prie de taire les noms, ont pu se cramponner à l'embarcation que Déry avait amenée en toute hâte ; mais on ne sait comment le courageux marin a lui-même perdu l'équilibre, et les efforts de ceux qui lui devaient la vie pour le sauver à leur tour ont malheureusement été inutiles. »

— C'est étrange, fis-je distraitement, un marin qui se laisse noyer à quelques arpents de la rive.

— Je sais très bien comment cela se passa, reprit Brunelle, j'étais ici à cette époque même.

Je vis, sans m'expliquer pourquoi, qu'il avait envie de me raconter cette histoire.

— Et qu'y eut-il de plus que dans le fait divers ? demandai-je.

— Voici. Ce jeune gandin (s'appelait-il Armand ?) venait souvent sur la plage où nous sommes à flâner en humant le salin. Et parfois il croisait sur la route la fille du vieux Laurent Dugré, un pêcheur d'ici dont tu vois la maison, la troisième à gauche, avec le puits à brimbale devant la porte.

Or c'était une fine créature que cette fille, presque trop belle pour une fille de pêcheur. Mais tu sais, quand elles se mettent à être belles, elles le sont jusqu'à l'impossible. Blonde, en dépit du hâle de la mer, avec un regard bleu d'une limpidité admirable, un visage aux lignes pures, sans rien de fruste ou de mal fini, une allure naïvement gracieuse, toute une frimousse éveillée et piquante. Elle allait, tantôt, un panier au bras, faire les provisions au village, tantôt, la main protégeant les yeux, interroger l'horizon pour voir si le père ne revenait pas. Et quand elle avait aperçu la barque, quelle gentille façon elle avait de crier : Ho ! papa ! en faisant tourner son mouchoir ! D'autres fois Armand la voyait à travers la fenêtre, en jupon et manches courtes, vaquer aux travaux du ménage, balayer, peler les patates, soulever le couvercle des marmites bouillantes. Elle faisait tout cela légèrement, comme sans y toucher, avec distinction et charme.

Un jour qu'elle revenait du rivage en faisant danser une brochettée de poissons, le vent emporta son petit bonnet, et Armand qui passait le rattrapa et le lui remit. Elle rougit en disant : « Merci, m'sieur », et cela la fit encore plus jolie.

Depuis, les jeunes gens se saluèrent en se rencontrant sur la route. Armand avait appris qu'elle s'appelait Rose-Anne, et il lui dit une fois : « Bonjour, mam'zelle Rose-Anne », ce dont elle fut toute surprise. Il remarqua dès lors qu'elle se mettait à la fenêtre pour le voir venir, et qu'elle avait toujours, juste au moment de son passage, une serviette à étendre le long du chemin ou un seau d'eau à tirer du puits. Lui, de son côté, ne manquait plus un jour à son excursion sur la grève, et en passant devant chez le père Dugré, son pas se faisait d'une lenteur de tortue.

Un jour que le soleil plombant l'avait mis en sueur, il s'enhardit à frapper à la porte, et demanda un verre d'eau. Le vieux pêcheur fumait sa pipe dans un coin ; il répondit placidement sans se déranger.

— À vot' plaisir, m'sieu : v'là le gobelet accroché là et le siau est sur la tablette.

Mais Rose-Anne, devenue toute rouge, s'était vivement élancée :

— Pardon, monsieur, dit-elle, cette eau-là n'est plus fraîche : je vas aller en tirer pour vous.

Et, sans attendre de réponse, la voilà partie vers la brimbale, le seau à la main, et Armand derrière elle, emboîtant le pas tout en feignant de la vouloir retenir :

— Mais non, mademoiselle, ce n'est pas la peine ; j'irai moi-même.

Ouiche ! elle n'écoutait pas et trottinait, un peu émue. Quand ils furent tous les deux sur le bord du puits :

— C'est trop de bonté, mademoiselle Rose, crut devoir dire Armand.

— Oh ! m'sieur, c'est rien du tout, ça me fait bien plaisir : ça sera pour la capine que vous m'avez ramassée l'autre jour.

Et elle se mit à rire tout franc, découvrant ses dents blanches, tout en abaissant le levier au bout duquel le seau chantait.

— Vous allez me le laisser remonter, au moins, insista le jeune homme.

— Non, non, j'suis bien capable, allez.

Mais lui avait déjà saisi la perche et, chacun s'obstinant, ils tirèrent à deux la brimbale, leurs têtes rapprochées par l'effort se mirant dans l'eau noire et leurs doigts se touchant parfois le long de la chaîne mouillée.

À dater de ce jour, Armand dut constater qu'il était amoureux. Le citadin blasé s'était positivement épris de la simple fille de la grève ; et celle-ci, ma foi, éblouie et flattée, laissait volontiers croître en elle un sentiment semblable.

Armand ne songeait plus qu'aux moyens de voir plus souvent et plus longuement sa gentille amie. Lui qui avait amené ici un yacht superbe, venait louer deux fois la semaine pour ses promenades la vieille chaloupe du père Dugré. C'était une occasion d'entrer et de caqueter avec Rose. Il revenait à la nuit tombante, et il fallait rapporter les rames. Alors il se prétendait las, s'asseyait, et la conversation se prolongeait tard, le père y plaçant, par ci par là, quelques syllabes et laissant les jeunes gens faire les frais du reste. On se disait des banalités sur les heures de marée, le raccourcissement des jours, les chances diverses de la pêche, mais avec des vivacités, des grâces, des sourires contenus qui étaient à eux seuls tout un langage.

Pourtant, à deux ou trois reprises, Armand avait été désappointé péniblement. Il avait trouvé en entrant sa chaise occupée. Un jeune homme était là jasant familièrement avec le pêcheur et sa fille : un beau gars rustique et plein de santé, qui semblait chez lui dans cette maison, que le vieux Dugré appelait Julien tout court et qui tutoyait Rose-Anne !...

Le père Laurent avait dit en le présentant :

— C'est Julien, l'gas du voisin Lambert Déry. Il vient nous voir, comme ça, rapport à moé, et un peu aussi, j'cré ben, rapport à c't'elle-cite.

Et Julien avait ri largement en faisant un clin d'œil à Rose.

Celle-ci avait paru gênée de voir en présence l'étudiant et le pêcheur, et tout de suite sa belle humeur s'était figée.

Armand put voir dès lors qu'il avait un rival et, qui pis est, un rival redoutable. Sans doute sa cravate à lui était mieux nouée et ses mains plus fines ; mais il n'était qu'un étranger dans l'humble monde dont la jeune fille faisait partie. L'autre était un enfant du sol, un compagnon connu dès l'enfance, initié aux mêmes travaux, parlant le même langage. Il y avait dix chances contre une que le cœur de Rose-Anne s'accrochât au cœur du marin, ne réservant au « beau monsieur » qu'une admiration mêlée de respect.

Et le marin semblait conscient de sa force, car c'était avec une parfaite indifférence qu'il avait salué le « monsieur », continuant ensuite l'épanchement à tu et à toi avec son amie.

Armand se dit qu'une lutte sérieuse allait s'ouvrir ; mais il avait le cœur trop pris pour céder sans combat. Au contraire, ses visites à Rose-Anne se firent plus fréquentes et plus intimes. Un joli médaillon qu'il apporta un jour fut apparemment très goûté, et lui valut la promesse d'un « tour de voiture » en sa compagnie le dimanche suivant. Le vieux Dugré, qui avait promené ainsi dans son temps toutes les belles filles de la paroisse, ne vit rien d'alarmant à cette politesse.

Donc, après vêpres, un boghei flamboyant s'arrêtait à la porte de la masure, et Rose-Anne, toute fraîche dans sa robe d'indienne à picots, ayant mis ses gants blancs et son chapeau à fleurs, se disposait à y monter ; lorsque soudain, sortant de la cour des Déry, un autre boghei s'avança, au trot d'un fringant cheval bai, et Julien, ganté, pommadé, serré dans sa redingote noire, apparut sur le siège, les guides à la main. Julien vit bien la voiture déjà stationnée ; il vit Armand et Rose-Anne debout sur le seuil ; mais tout cela ne lui dit rien. Il n'eut même pas l'idée que Rose pût aller sur la route avec cet élégant touriste. Il arrêta donc son cheval, sauta agilement par terre, et s'écria :

— Bien le bonjour, la compagnie. J'suis venu te qu'ri, Rose-Anne, pour étrenner mon attelage neuf. T'es prête à embarquer ? On va gagner le rang Saint-Michel, jusque chez le cousin France Pitou, aller et revenir.

Rose parut consternée. Son regard erra d'Armand à Julien, inquiet, presque suppliant, cherchant à apaiser le ressentiment qui allait naître à cause d'elle entre ces deux hommes.

— Tu vois bien, mon Julien, dit-elle, que monsieur est déjà ici pour me prendre. Y a longtemps que je lui avais promis. Faut pas qu'ça t'ôte la bonne humeur. Ça sera pour une autre fois, bien sûr.

Le grand garçon s'arrêta court, paralysé par la stupeur, planté tout droit dans une immobilité de statue. Il devint blême affreusement, et une grimace nerveuse tordit le coin de sa lèvre. Puis il regarda Armand en pleins yeux, devinant tout, découvrant en ce gandin mince l'adversaire, l'irréconciliable ennemi. Il y eut tant de colère dans ce regard qu'Armand crut un instant qu'il allait se jeter sur lui. Pourtant le pêcheur se contint ; il partit d'un rire saccadé, balbutiant :

— Ha ! ha ! Excuse, Rose-Anne : j'aurais pas cru !... Puis se jetant d'un bond sur le siège, il cingla de son fouet, à toute force, le cheval qui se cabra, effaré, et bondit au galop sur la route sableuse.

Désormais les deux hommes se détestèrent cordialement. Ils évitèrent de se rencontrer chez Rose. Mais l'un et l'autre avait juré de gagner le cœur de la fille et poursuivait son but avec une ardeur obstinée. Lequel était le préféré ? Cela demeurait indécis. Qui sait si Rose ne les préférait pas chacun tour à tour ? L'étudiant était si galant, si bien mis ! mais le pêcheur était si franc et si joyeux !

J'abrège. Fatigué de lutter à chances égales, et de « manger de l'avoine » plus souvent qu'il n'aurait voulu, Armand se résolut à tenter un grand coup pour écraser le malencontreux rival. Il parla à Rose de son yacht, un bijou de légèreté et d'élégance, qui faisait l'envie de tous les *sportsmen* de Cacouna. Oh ! il l'aimait, son yacht, et ne le céderait pas pour une fortune. Pourtant, le croirait-elle ? il n'avait plus le goût d'y monter. Il lui semblait triste et vide, à présent, et ce serait ainsi tant que Rose-Anne ne s'y serait pas assise. Oui, il fallait qu'elle vînt, un soir, sur les six heures. On prendrait des bordées dans la baie, et elle verrait comme c'est amusant de glisser sans fatigue au bercement des vagues, dans des bancs capitonnés de velours, les pieds sur des tapis, et de voir reluire les vernis, les beaux cuivres aux reflets du soleil mourant !

Rose fut séduite et accepta. Le lendemain soir, le yacht, lavé et astiqué, avec une flamme à son mât, attendait à la jetée du village, et la jeune fille, en y entrant, fut toute surprise de voir son nom, ROSE-ANNE, luisant à la proue en belles lettres rouges cerclées d'or.

La brise était fraîche et la mer moutonnait un peu. La voile s'enfla, inclinant la légère embarcation qui partit en dansant sur les crêtes soulevées.

Ce furent trois heures délicieuses. Jamais les deux amis n'avaient été si seuls ensemble. Dans le grand désert du ciel et des flots, leur intimité était complète ; une seule pensée emplissait leurs deux âmes. Alors mieux que jamais, Armand comprit avec quelle tendresse et quel respect il aimait cette douce créature. Oui, il l'aimait sincèrement, naïvement, en dehors de tout flirt et de toute rouerie. Et Rose donc ! Elle était gagnée, conquise, elle nageait dans l'enchantement. Quelle féerie que ce salon flottant où elle était reine, ce tête-à-tête avec ce beau garçon qui n'était là que pour elle et qui l'entourait d'attentions et de gentillesses ! Elle le buvait des yeux, crânement drapé dans son costume clair, manœuvrant à la fois d'un air leste le gouvernail et la voile. Il était donc marin, lui aussi ! Mais quel autre marin que Julien Déry, avec sa blouse de bouracan et sa vieille chaloupe sentant la morue ! Et elle l'admirait, elle l'aimait, ce bel ami, de tout l'élan de son cœur simple et primitif.

Ils étaient maintenant au large, et Cacouna, au fond de sa baie, n'était plus qu'une dentelle blanche sur un collier d'émeraude. Le couchant mettait de menus arcs-en-ciel à chaque moutonnement des vagues. Armand et Rose gardaient le silence, un silence d'amoureux, chargé d'aveux et de confidences. Le jeune homme le rompit soudain.

— Rose-Anne, dit-il, êtes-vous contente de notre promenade ?

— Oh ! contente, monsieur ! fit-elle vivement. Je crois que de ma vie je n'ai eu autant de plaisir.

— Cela ne vous ennuie donc pas d'être avec moi ? Rose-Anne leva les yeux et vit qu'Armand lui souriait. Elle sourit, elle aussi, un peu troublée, et répondit :

— C'en a pas l'air.

— Mais s'il s'agissait d'y rester longtemps, qu'en diriez-vous, Rose-Anne ?

Elle ne comprit pas bien la phrase adroite.

— Ma foi, dit-elle, ça serait facile ; mais v'là le soleil couché tantôt : va bien falloir qu'on s'en retourne.

— Ce soir, sans doute ; mais après, plus tard, est-ce que cela vous irait d'être avec moi très longtemps, toujours ?

Rose-Anne eut un violent soubresaut ; un flot de sang monta à ses joues ; ses yeux prirent soudain une expression de douleur criante. Puis, la tête dans les mains, elle fondit en sanglots.

— Mon Dieu ! qu'est-ce ? cria le jeune homme. Comment vous ai-je fait de la peine ?

Mais elle pleurait, gémissait tout haut sans répondre, cachant son visage de ses doigts, en proie à un chagrin sans nom.

— Par pitié, Rose, qu'avez-vous ? répéta Armand.

— Non, non, dit-elle enfin au milieu de ses larmes, c'est pas possible ! j'suis pas assez demoiselle pour vous.

Armand aurait voulu s'élancer près d'elle, lui parler tout bas, lui faire comprendre à force de caresses toute la sincérité de ses paroles. Mais le vent soufflait en bourrasque, et cette damnée manœuvre le retenait. Alors, en priant et suppliant, il obtint qu'elle l'écoutât un peu. Et là, d'un coup, sans rien garder, il lui dévoila tout son cœur. Oui, il était possible qu'elle fût avec lui toujours, puisqu'il l'aimait. Entendait-elle cela ? Il l'aimait sérieusement, de cet amour dont se soudent deux existences. Il était maître de son cœur et librement il le lui offrait, d'un choix arrêté et réfléchi. Que lui importait qu'elle fût fille d'un pêcheur ? Elle ignorerait l'art de pincer les lèvres et de faire d'exquises révérences ? Il se garderait bien de le lui apprendre. Elle ne jouerait pas du piano ? C'était une distinction. Mais par contre, elle était belle comme une princesse, et bonne, et dévouée et douce : cela lui suffisait, c'était ce qu'il voulait dans une compagne. Et c'est pourquoi il l'avait aimée du jour de leur première rencontre. Et maintenant, loin de se croire au dessus d'elle, il se mettrait à ses genoux pour qu'elle daignât, elle aussi, l'aimer un peu. Elle voyait bien que « c'était possible ! »

À mesure que ces arguments, et d'autres encore, se déroulaient, Rose-Anne relevait la tête. Chaque parole séchait une larme et réprimait un sanglot. Quand Armand eût fini, il la vit, la figure rougie encore, mais rayonnante, lui jeter un regard chargé de tendresse. Puis, joignant les mains, extasiée, émue au plus profond d'elle-même :

— Armand, dit-elle, c'est donc vrai ! Moi qui vous aimais tant, et qui jamais, jamais, n'aurais osé vous le dire !

Ils revenaient maintenant vers la rive, le cœur noyé de bonheur intime. Leurs confidences étaient devenues toutes calmes, toutes fraternelles. C'étaient deux êtres n'ayant déjà qu'une vie, qu'une pensée, qu'un espoir.

Cependant le ciel brunissait, et l'embrun soulevé leur fouettait le visage. Le yacht dansait immodérément sur la mer démontée. Là-bas commençaient à reparaître, dorées des derniers reflets crépusculaires, les cabanes de la grève.

— Nous allons droit chez vous, Rose-Anne, dit Armand, mettant la barre sur la maison du père Dugré.

— Oui, filons vite, mon beau marin, car la nuit sera bientôt descendue.

Et comme ils filaient, en effet, par ce vent endiablé qui tordait la voile, et dont la poussée soulevait l'embarcation comme une mouette prête à s'envoler ! C'était émouvant de glisser si vite, et de voir grandir d'instant en instant les rocs, les arbres, les promeneurs le long de la route, et comme fond de décor, à gauche, le pêle-mêle de la petite ville, à droite les coteaux de blé-d'inde et de sarrasin en fleur.

Ils n'étaient plus qu'à quelques arpents de la côte, quand Rose-Anne poussa une exclamation étonnée, où perçait une pointe d'inquiétude.

— Armand, dit-elle, vois donc cet homme debout sur la grève et qui nous regarde venir. C'est lui, je gage, qui nous a reconnus ; il va encore prendre çà de travers.

— Qui, lui ? fit Armand, distinguant en effet là-bas un jeune homme de haute taille, en habits de pêcheur, qui semblait suivre avec attention tous les mouvements de la barque.

— Julien, Julien Déry... C'est d'valeur tout de même...

Mais elle s'interrompit soudain, et son regard, son attitude prirent une expression d'angoisse et d'effroi. Elle étendit la main vers un point noirâtre qui venait d'émerger à quelques brasses seulement en avant de la barque, et que la lame couvrait et découvrait tout à tour.

— Ah ! mon Dieu ! cria-t-elle, la batture, là, on va dessus !...

Au même instant, un choc violent secoua l'embarcation, qui craqua sinistrement dans toutes ses jointures. Le mât s'abattit avec fracas. La proue vola en morceaux, livrant passage à une vague énorme. Le yacht venait de se briser sur la roche à fleur d'eau que je te montrais tout à l'heure. En une seconde il chavira, précipitant à la mer les deux jeunes gens.

Mais à leur cri de détresse un autre cri avait répondu sur la rive. Prompt comme l'éclair, Julien Déry s'était jeté dans une chaloupe, et déjà il ramait vers eux de toute la vigueur de ses muscles.

Armand et Rose-Anne étaient remontés à la surface, mais, malgré leurs efforts, ils ne pouvaient s'accrocher ni à la roche glissante qui ne leur offrait aucune prise ni au yacht dont la vague emportait au loin les débris. À chaque instant la houle les recouvrait, paralysant leurs mouvements, leur coupant la respiration, les empêchant de se rejoindre pour se porter secours. Une trentaine de pieds les séparaient, et ils luttaient, chacun de son côté, impuissants, se sentant faiblir, déjà prêts à s'abandonner à l'onde fatale.

Mais non, voici un clapotis de rames, et la voix de Julien qui crie :

— Courage ! Rose-Anne, me v'là ; tiens bon encore une minute !

Et la voix se rapproche, tandis que les deux naufragés rassemblent leurs dernières forces.

Enfin, tout à côté de la jeune fille, vient de surgir l'esquif sauveur. Deux bras vigoureux ont saisi Rose et l'ont ramenée dans la barque, épuisée, mais pourtant encore consciente d'elle-même.

— Vite, vite, à c't'heure ! dit-elle en s'affaissant, Armand, plus au loin, allons vite !

Mais le grand gars a soudain dans les yeux un éclair étrange ; un pli dur se creuse sur son front. Il est debout dans la barque et regarde tout autour, sans rien faire, sans avancer.

— Armand, sauve Armand ! répète Rose-Anne, mais dépêche-toi donc !

— Ous'qu'il est ? Je l'vois pas, dit Julien d'un ton sec et froid comme une lame d'acier.

— Mais là, là !...

Au même instant, Armand, qui est à bout de forces, qui se maintient à peine sur l'eau et que la vague éloigne toujours, jette un appel rauque, déchirant, qui gargouille et s'étrangle dans son gosier :

— À moi ! À moi ! Je n'en puis plus !

Mais Julien, lui, ne s'émeut pas, ne se presse pas. Il se rassied et se met à ramer dans la direction de ce cri. Il rame à petits coups, à saccades espacées, et l'on dirait vraiment qu'il ne trempe à l'eau que le bout de ses avirons.

— Jésus ! on n'avance pas, crie Rose-Anne affolée. Plus vite, Julien, pour l'amour de Dieu !

Alors Julien s'arrête tout à fait ; il relève les rames, et, d'un accent où s'affirme une résolution farouche :

— Ben ! non, y a pas moyen, y a trop d'vent ; v'là la roche devant nous, il arriverait un aut' malheur.

Cette fois, Rose-Anne a tout compris. Devant la pensée homicide qui s'avoue, le désespoir lui rend soudain des forces décuplées. Elle se jette sur les rames en criant :

— Misérable ! va-t-en ! laisse-moi faire : je le sauverai, moi, si t'es trop lâche !

Alors Julien s'est levé, pâle comme un fantôme, l'œil flambant d'un feu sombre, et, d'une voix où la haine, la jalousie, la folie mettent un frémissement sinistre :

— C'est bon ! oui, je m'en vas ! si tu veux le sauver, sauve-le toute seule !

Et, étendant les deux bras, il s'est lancé lourdement dans la mer.

Tu comprends, il ne cherchait pas la mort : les gars de notre peuple ne se tuent pas par dépit d'amour. Il voulait seulement, aveuglé de colère, se mettre hors de l'action, laissant son rival à son sort, et gagner la rive à la nage. Mais ses pensées bouleversées paralysèrent ses forces, et il succomba à moitié chemin.

Mon ami s'était tu, comme oppressé par l'émotion de ce souvenir tragique.

Nous marchions maintenant tous deux dans l'ombre épaissie, et la nuit sans lune confondait le fleuve, la plage et le ciel dans une même ténébreuse immensité.

— Et Armand ? demandai-je, saisi moi-même par l'inattendu de ce dénouement.

— La jeune fille arriva juste à temps pour le recueillir au moment où il allait s'enfoncer pour la dernière fois.

Après un silence, il reprit, en scandant chacun de ses mots :

— Crois-tu que j'ai vu la mort d'assez près durant cette soirée ?

— Ah ! c'était toi ?... Je le pensais... Mais Rose-Anne alors, qu'est-elle devenue ? Comment se fait-il ?

— Rose-Anne, mon cher ? Eh bien ! c'était Julien qu'elle aimait.

— Allons donc !

— Rien de plus vrai ; ou du moins, elle l'aima depuis d'un amour posthume dont rien ne put la distraire. Par un étrange phénomène, Julien mort absorba toutes ses pensées, devint pour elle l'objet d'un culte passionné et attendri. Le rude pêcheur avait pris un moyen violent mais efficace de gagner le cœur qu'il voulait. C'est avec une exaltation émue que Rose, dès ce moment, me parlait de lui, et je voyais à son souvenir son cœur se gonfler de sanglots. Elle passait des heures sur la plage en face de l'endroit où il avait disparu après l'avoir sauvée. Un jour elle me dit : Oh ! si nous n'avions pas fait cette promenade de malheur, mon pauvre Julien ne serait pas mort ! Dès lors, tu le comprends, ce fut fini entre nous deux : sans nous être querellés ni brouillés, nous cessâmes de nous voir. Ce naufrage avait épargné nos deux vies, mais, en engloutissant nos beaux rêves ; et notre amour gisait là, noyé et mort avec le cadavre de Julien, dans le remous de la roche traîtresse...

Nous passions, à ce moment même, devant la maison du père Dugré, dont la fenêtre s'éclairait d'une lueur fumeuse. Nerveusement, Armand me serra le bras. Une blonde jeune fille allait et venait dans l'unique pièce, finissant de ranger les objets du ménage avant le repos de la nuit. Au bruit de nos pas sur la route, elle s'arrêta, fixant la fenêtre, et le pur ovale de ses traits, la douceur bleutée de son regard apparurent en pleine lumière, enveloppés de grâce attristée et songeuse.

Nous la contemplâmes, un instant, pensifs tous deux. Puis Armand m'entraîna avec un soupir, comme ressaisi brusquement d'une souffrance mal éteinte.

— C'est égal, murmura-t-il entre les dents, elle est trop belle pour une fille de pêcheur...

Rose-Anne,
un conte de Louis Dantin (1865-1945)
extrait de ses *Nouvelle cacounaise*
est d'abord paru à Montréal,
dans *Les Débats,* le 19 août 1900.

ISBN : 978-2-89854-838-3

© Vertiges éditeur, 2026

Dépôt légal – BAnQ : deuxième trimestre 2026

– 2 839 ᵉ lecturiel –

Lecturiels
www.lecturiels.org